

NOS GRAVURES

La bataille d'Yavor.—Le télégraphe nuit énormément aux journaux illustrés ; on sait trop vite ce qui se passe au bout du monde, et quand, malgré les chemins de fer et les vapeurs les plus rapides, nous publions des documents qui nous viennent de loin, nous avons l'air de donner du réchauffé. Nous n'avons cependant pas hésité à reproduire aujourd'hui la bataille d'Yavor, qui a eu tant d'importance sur les destinées de la Serbie. Nous ne voulons pas non plus que les frais considérables d'un correspondant à l'étranger, ni la peine qu'il se donne lui-même soient perdus pour nous et pour le public. M. Dick nous raconte qu'il est resté vingt-huit heures à cheval afin de pouvoir suivre toutes les péripéties de la lutte, qui a duré trois jours.

Le fait est trop important, cette fois, pour que nous nous contentions d'en donner le dessin ; voici le récit que fait M. Dick de la bataille du 7 août, où, paraît-il, les Serbes, au nombre de 10,000, avaient 30,000 Turcs devant eux :

“ Le 7 août, vers midi, les Turcs avaient envoyé un régiment de bachi-bouzoucks menacer les positions de droite. Echarpés par les obus des batteries d'Yavor, ils battent bientôt en retraite. Les Serbes avaient compris que cette attaque sur Vasilina-Vok n'était qu'une feinte, destinée à les tromper sur leur véritable assaut. Bientôt nous entendons les canons de la batterie du grand Ogradjenik engager un violent combat d'artillerie, auquel se mêle la fusillade de l'infanterie. Le colonel Colak-Antic se porte au galop sur ce point. En arrivant au pied de cette cabane, nous voyons déboucher les pièces de la batterie battant en retraite. Les fantassins turcs ont descendu les pentes boisées de Gorievac, et se glissant sur le revers de Ogradjenik, arrivent presque au pied de la batterie. Le capitaine qui la commande, voyant le peu d'efficacité de ses pièces sur ce point, évacue l'ouvrage, que les fantassins serbes occupent alors.

“ L'ambulance établie sur ce point et les bagages se replient rapidement. Des bataillons de renfort se lancent au pas de course, drapeau déployé et la baïonnette en avant, occupent les bois, tandis que les tranchées se garnissent rapidement de tirailleurs. La moitié de la batterie se lance à fond de train, les chevaux tirant à plein collier, et va se placer, en avant d'Yavor, sur la route qui conduit à Sjenica. L'autre moitié va occuper la redoute située en arrière d'Ogradjenik.

“ L'artillerie turque de Lescovac veut riposter à nos batteries, mais s'acquitte fort mal de sa tâche ; ses obus n'éclatent pas ou manquent toujours leur but. Pendant près de deux heures, j'observe le feu que les Turcs dirigent sur un camp d'infanterie établi sur le flanc du mont Vasiljivo. Tous les obus sont tirés trop courts, et éclatent à 40 ou 50 mètres en avant du camp. Pendant ce temps, un violent combat s'engage sur notre gauche, les Turcs s'engagent sérieusement et à fond. Vers Lesquatri, un officier d'ordonnance vient d'annoncer au colonel Colak-Antic que l'ennemi est encore repoussé sur ce point. Nous croyions la journée finie, mais, hélas ! nous avions compté sans le nombre et la ténacité des Turcs ; tout à coup, vers les quatre heures et demie, un nouveau combat s'engage au pied de la colline de Dolovi qui nous fait face. Ecrasées par des forces énormes d'infanterie et d'artillerie, les troupes qui défendent ces tranchées sont forcées de battre en retraite, en ripostant énergiquement et en chargeant à la baïonnette quand les Turcs les serrent de trop près. Bientôt nous voyons l'artillerie battre également en retraite et arriver jusqu'à nous. La fusillade se rapproche de plus en plus, et bientôt nous voyons la fumée blanchâtre des coups de feu s'élever en épais brouillard du fond de la vallée.

“ Le colonel Colak-Antic songe alors à assurer sa retraite et agit en tacticien consommé. Ordre est donné aux bagages et aux blessés d'occuper immédiatement Yavor et d'aller se rassembler sur le pla-

teau de Cuschits, situé à deux heures de marche en arrière. En même temps il concentre toute son artillerie dans les redoutes et sur les bords du plateau d'Yavor, clef principale de nos positions. Bientôt nous voyons apparaître notre infanterie battant lentement en retraite ; un dernier et furieux combat à la baïonnette s'engage sur la crête du mont Doloris, et bientôt apparaissent des masses énormes d'infanterie se faufilant à travers les arbres et se glissant derrière les tentes d'un camp que les Serbes n'ont pas eu le temps d'enlever. Ce sont des arnautes à la veste marron et au large gilet rouge, ainsi que des Nizams, reconnaissables à leur longue capote noire, que boutonnent des agrafes. Mais là une surprise désagréable les attend. Près de quarante pièces de canon concentrées sur le plateau d'Yavor ouvrent sur eux un feu épouvantable. A chaque décharge, plus de trente obus partent en sifflant, et vont s'abattre avec une précision admirable au milieu des arbres et des tentes où s'abritent les ennemis. Afin de nous tenir tête, ceux-ci font monter sur la crête de Dolovi trois pièces de montagne et une pièce de 4. Quatre fois les Turcs veulent arriver jusqu'à nous, et quatre fois l'artillerie serbe les refoule en leur faisant subir des pertes énormes ; mais, hélas ! plus on en tue, plus le nombre s'accroît, et nous ne pouvons leur opposer, vu l'exiguïté du terrain, que 5 à 6,000 hommes.

“ A six heures, l'ordre de battre en retraite est donné à l'armée dont les bataillons d'arrière-garde occuperont Yavor et le mont Vasiljivo pour arrêter l'ennemi, et nous quittons avec le colonel Colak-Antic le champ de bataille. Enhardis par notre mouvement de retraite, les Turcs s'avancent de toutes parts. Arrivés à courte distance, une décharge épouvantable de mitraille fauche leurs rangs et les pièces battent en retraite tranquillement. Sur le mont Yador, aucune redoute ni tranchée ne peut être enlevée par les Turcs. Partout les Serbes, accablés par le nombre, montrent une résistance indomptable. A la suite du colonel Colak-Antic et de son état-major vient la cavalerie emportant les drapeaux de l'armée.

“ Nous sommes à bout de forces. Depuis midi nous n'avons rien mangé. Vers les deux heures du matin, je rencontre le chef des convoyeurs du quartier général, qui me donne un morceau de pain et quelques poires gâtées, avec lesquels j'ai fait le meilleur repas de ma vie. Vers cinq heures du matin, nous arrivons à Ivanitzia.”

Nous avons ajouté aux épisodes qui concernent spécialement la bataille du 7 août, l'engagement du 9 août dans les bois de Yavor où, dans un combat furieux à la baïonnette, les Serbes ont anéanti un régiment turc et pris, avec la caisse du régiment, un grand nombre de fusils Snider.

Enfin, après de longues hésitations, nous nous sommes décidé à faire en petit cette scène de carnage qui, développée, aurait fait frémir nos lectrices. Mais M. Dick a vu au bout de sa lorgnette cette sanglante colline de Dolovi après la bataille de Yavor, et il est bon, il est humain de signaler encore une fois ces barbaries des Tchekess et des Arnautes qui suivent l'armée régulière turque.

La Vierge aux fleurs de Raphaël.—La délicieuse gravure que nous présentons aujourd'hui à nos abonnés, reproduit l'un des plus fameux chefs-d'œuvre de Raphaël. Le tableau est aussi connu sous le nom de “ La Belle Jardinière.” C'est que la sainte Vierge, avec le divin enfant Jésus et le petit Jean-Baptiste à ses genoux, y est représentée dans un jardin, au milieu d'un parterre de fleurs. Cette toile fut achetée par François Ier, et se voit aujourd'hui au Louvre, dont elle est un des plus précieux ornements. C'est un tableau qui respire la douceur, la grâce et l'innocence. On peut le classer en tête des productions dans lesquelles Raphaël, avant d'être arrivé à puiser ses inspirations dans l'idéal, retraçait la simple et modeste beauté des jeunes villageoises. Rien ne peut égaler l'art sans prétentions de cette

composition. Les tons de la peinture et les lignes du dessin s'harmonisent admirablement, et la combinaison ne saurait rien enfanter de plus pur et de plus divin que la forme de l'Enfant Jésus, l'adoration du petit Jean-Baptiste, et le doux visage de la Vierge-mère ! Dans notre gravure, on ne voit que cette dernière, dont les traits sont reproduits avec une délicatesse exquise.

G.-E. D.

Le nouveau Sultan.—Nous empruntons au *Bien Public* l'esquisse suivante du nouveau sultan :

Abdul Hamid est le deuxième fils du sultan Medjid, le neveu du dernier défunt Aziz, qui a joué, comme on sait, le premier acte de la tragédie de Dolmar-Bagché, pièce assez lugubre et non terminée.

Pour celui-ci, Hamid, si notre époque, si l'Europe, si le bon esprit monarchique et despotique du vieux monde comportent encore ce qui s'appelle “ des sultans ” sans vergogne et sans réticence, eh bien ! il peut en être un—un dernier—un bon et qui marque !

Ne point chercher chez lui beaucoup de mesure, un vif sentiment de l'égalité, l'amour envers ses sujets indistinctement et une faiblesse particulière pour le pauvre chrétien ! Non. Les sultans, secte d'Ali et autres, ne cultivent point des passions humanitaires d'un ordre aussi vulgaire. Ils règnent et ils gouvernent, faisant l'une et l'autre chose carrément, en vertu du *Korân*, qui est net et qui formule sans ambages le *Sic volo, sic jubeo*.

Je le répète, si au milieu des ruines et des aplatissements de la vieille Europe, si parmi les massacres, les injustices et les impuissances des grandes nations, cette chose ancienne d'un sultan crevant les capitulations à chaque coup de sabot de sa jument blanche, peut être rééditée avec Hamid, il y a chance qu'elle le soit.

Cela donnera quelque montant à nos bons bourgeois qui aiment à frémir sur leur gazette. “ A la bonne heure, au moins celui-là, murmureront-ils, ce n'est pas un Mourad, mou, poltron, malade, aplati. Quel gaillard ! ”

Les mêmes, peu de jours après, devront crier :

“ Ah ça, mais ! il ne va pas bientôt finir, ce grand-turc ! mais c'est affreux. Et les puissances donc, qu'attendent-elles ? ”

De fait, Hamid, maigre, sec avec un grand nez un peu crochu, la figure hâve, châtain foncé, l'œil clair de son père, mais dur—la moustache épaisse, l'air gauche, taciturne mais résolu—la démarche saccadée et autoritaire, la tête un peu basse et le sourcil froncé—ce n'est pas un prince indifférent.

Il y a de la force, de la volonté, de la passion et surtout un entêtement nerveux indéniable dans cette physionomie de frère puîné du flasque et abêti sultan Mourad.

Ils ne sont pas, du reste, enfants de la même mère. Madjid a eu Hamid d'une esclave kurde, au tempérament indomptable, peu soucieuse des honneurs et du *far niente* du sérail, turbulente, arbitraire et ignorante. On dit qu'elle est morte.

Lui, le jeune homme, qui a aujourd'hui trente-quatre ans, n'a jamais songé au trône sur lequel de chute en chute il va tomber troisième. Cela lui convenait fort, il n'en souvient, d'être ainsi désintéressé de tout avenir. Sa liberté, son indépendance, sa sécurité aussi, y gagnaient. Il touchait sa pension, ses taims, c'est-à-dire “ les rations de ses chevaux ; ” il se présentait au baise-main du Padischab, saluait son frère, et il était libre—reportant son amitié sur ses deux cadets, Réchad et Kemal-ed-Din, tous deux blonds et doux, intelligents, tandis qu'Hamid, lui, a une tête—mauvaise peut-être, mais cerclée.

Ainsi affranchi du haut formalisme, surtout sous un oncle dont l'unique rêve était de faire régner son fils Youssouff, notre futur commandeur des croyants frayait, à Beylerby, à Couscounjouck, à Kéhat-Hané, dans les villages du Bosphore, et surtout de la côté d'Asie, avec la jeunesse dorée de l'islamisme, les fils de pachas, de mouchirs, de gouverneurs, venus de Paris

ou de Londres, ayant vu et vécu, dès lors parlant et racontant. Les fils de Fuad, autrefois les fils d'Aali, les fils d'Ethem, de Savfet, Hamdy-bey, Reefet-bey, Eva-bey, ont successivement partagé la jeunesse d'Hamid.

“ Il a l'air déjà fier et dégoûté, votre prince, disais-je un jour à l'un d'eux.

—Non, il s'ennuie ; il voudrait voir l'Europe.

—C'est difficile.

—Pas trop ; le grand vizir veut proposer au sultan de faire élever deux princes cadets à une école d'artillerie européenne, Hamid-Effendi voudrait en être.

—Et le sultan accepte ?

—On dit que le Scheik-ul-islam s'y oppose.”

Le fait était vrai. Fuad-Sadrazam voulait envoyer Reschad et Hamid en Europe, après la guerre de Crimée, pour préparer des défenseurs vigoureux de la couronne de leur père, de leur oncle, de leur frère. Mais la Russie y mit la main, le projet échoua.

Hamid, depuis, a-t-il pardonné aux Russes ?

“ Ce que je ne m'explique pas, disait-il à Marco Pacha, le médecin de son père, c'est que nous n'allions pas tous en Europe apprendre le moyen de garder le morceau de cette Europe que le prophète nous a donné, le plus beau morceau—la gloire de nos aïeux...”

Econome, minutieux, susceptible, il est habile cavalier, mais il monte sans études et sans précautions.

Un soir, sur la hauteur de Bechick-tach, il se livrait à la fraîcheur, à une fantaisie un peu échevelée avec un de ses frères, des aides de camp suivis de quelques nègres. Passe au galop une brillante cavalcade européenne : messieurs et dames de la colonie de Péra, qui se rendaient en hâte à Buyukdéré. Le mouvement des chevaux, les cris, les rires et les bruits de cravache entraînent la monture d'Hamid, qui, poussé malgré lui dans la société de gïaours, ne peut tourner bride et tombe isolé au milieu de Français, Françaises, Autrichiens et Russes, en pleine station de machlak, où les chevaux s'arrêtent pour boire.

L'escorte cherchait son prince ; il avait vingt ans. Lui, peu sensible à la bonne fortune, descend furieux, met en révolution l'auberge tenue par un Grec, veut changer de cheval, menace, alors que nul ne le connaît. On est sur le point de lui faire un mauvais parti. Mais l'escorte arrive, tout s'explique, le *jushachi* s'excuse, et Hamid se rassure, un peu honteux.

Depuis, le jeune fauve s'est humanisé, me dit-on, durant son voyage à l'Exposition française. Mais, de fait, enfant de l'Islam, il cherche à nous étudier pour se défendre ; il apprend notre langue pour élargir son entendement et se priver d'interprètes — dont une défiance innée l'éloigne d'instinct.

Son petit palais, son *camak* plutôt, est assez bourgeois ; il y a des livres, des cartes, quelques tableaux, des animaux empaillés, d'assez belles armes, une collection d'oiseaux. Dans sa ferme, une sorte de ménagerie.

Il vit sobrement, mange le *pituf* comme un janissaire, et le *dolma* comme un iman. Le plus souvent, il prend ses repas avec la Bach-Hanoum, sa première femme, entouré de quelques esclaves et de ses deux enfants ; le dîner fini, lorsqu'on a enlevé les derniers plateaux, alors il reçoit quelques intimes, et sur cette même table, après les pipes et le café, on joue.... aux cartes.

Les cartes, non le *tarot*, les cartes françaises qui ont détrôné le *stosse* russe ! Ce cartonnage musulman est, d'ailleurs, d'importation assez récente ; il date de la chute de Reschid qui n'entendait que deux jeux : les *échecs* pour la forme, et le *trietruc* (le *jacquet*) pour la satisfaction d'une passion bruyante et effrénée.

Mais, depuis cette époque, le grand défunt Mustapha-Fazil Pacha est venu en Europe ; il a fait diverses fois frissonner par ses gros coups les tentures cerises du Jockey-Club. Son gendre, Hadji-Hallil Bey, n'a point dédaigné non plus, sinon le baccarat, le lansquenet, du moins un fin